

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

# LE REVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. XI.

MONTREAL, 6 JANVIER 1900.

No 244

## SOMMAIRE

Le REVEIL, *La Direction* — L'année sainte, *Vieux-Rouge* — La Charité, *Caritas* — La Justice du pays, *Juriste* — L'année Sainte à Rome, *Jean de Bonnefon* — Loyauté Officielle, *Canadien* — Chronique, *Rigolo* — Le bon Règne, *Maurice Montégut* — La Cité du Sang : La nuit, *Maurice Talmeyr* — Pour vous, mesdames.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

Le REVEIL est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

## LE "REVEIL"

Voilà dix ans aujourd'hui que le RÉVEIL existe sous trois noms différents. Le journal a surnagé en dépit de tous les efforts tentés pour le noyer.

Les curés, les vicaires, les révérends moines de toutes les odeurs, les bonnes sœurs de toutes les couleurs ont essayé tous les moyens possibles et impossibles pour supprimer la vaillante feuille, et cependant le RÉVEIL compte encore un millier d'abonnés et une dizaine de mille lecteurs.

Il se fait de plus un travail constant parmi nos amis pour détruire l'opinion faussée des femmes à notre égard.

Cette opinion nous importe peu, au fond, et le mépris que nous ressentons pour ces pimbèches qui se voilent la face avec leur japon en laissant voir autre chose, à la lecture d'un article un peu crû, est à la hauteur de notre dédain.

Nous avons déjà dit que nous ne publions pas pour les jeunes filles, et nos abonnés le savent. Il n'y a que ceux qui

achètent le REVEIL dans les kiosques, où il n'est pas en vente, qui trouvent à redire.

Tout ce-la nous est bien égal.

Nous avons remarqué aussi que les conseils sur la manière de fabriquer une gazette étaient moins fréquents, quoique répétés encore trop souvent par des gens qui ne sont en aucune manière intéressés dans le journal.

En cette année 1900, grâce à la générosité de quelques amis qui veulent assurer la publication régulière du REVEIL, nous sommes à peu près sûr de donner 52 numéros à nos abonnés, car il y a déjà sept amis qui ont garanti l'impression d'un numéro chacun aux époques critiques.

En commençant l'année sainte, nous ne pouvons mieux faire que souhaiter à tous nos amis, connus et inconnus, tous les bonheurs possibles.

LA DIRECTION.

## L'ANNEE SAINTE

Il est convenu que l'année qui vient de commencer lundi, le premier jour de janvier 1900, s'appellera l'*Année Sainte*.

Comme nous l'avons dit dans notre dernier numéro, nous ne savons pourquoi, ni comment, et il nous est impossible de l'expliquer.

Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que cette année sera, comme toutes les autres, composée de jours tristes et joyeux, de circonstances heureuses et néfastes. Mais ce qu'il faut souhaiter par-dessus tout, c'est que les bons moments de la vie humaine soient plus nombreux que les mauvais quarts-d'heure.

Pour les vieux durs-à-cuire comme moi, qui ont perdu même les illusions de l'âge mûr, cette époque du premier de l'an, rappelle encore les souvenirs de l'enfan-

ce, alors que la bénédiction du père, donnée aux enfants séparément, dans la chambre où chacun se rendait à tour de rôle, en commençant par les petits, était une cérémonie attendue avec impatience, et redoutée, car elle était toujours accompagnée d'un sermon qui faisait frissonner.

Cette habitude s'est perdue et c'est un malheur, car réellement, elle avait du bon.

Aujourd'hui elle est remplacée par le sermon du curé qui accapare tout, même la bénédiction paternelle, et s'il y a eu un vol de commis c'est bien le plus odieux que le clergé de notre pays peut mettre à son actif.

Suivant l'expression énergique d'un de nos anciens collaborateurs, ils nous ont tout pris, et le temps approche où il ne restera plus rien, même pour les curés.

Tant mieux !

Après un demi-siècle d'énervement, après avoir atrophie les intelligences et les cours des jeunes gens (garçons ou filles) confiés à leurs soins, après avoir préparé ces jeunes âmes à la vie dans la direction qui convenait à ses desseins, le clergé s'est aperçu que le régime d'hypocrisie auquel il a soumis toute cette jeunesse bouillonnante n'était pas la voie qui conduit à la domination perpétuelle.

Il s'est bien gardé de le dire tout haut, mais il l'a pensé tout bas, et avec ce génie inventif qui caractérise tous ceux qui ne sont pas embarrassés par les besoins immédiats de l'existence, ils ont découvert le truc de l'*Année Sainte*.

Les enseignements de l'histoire semblent n'avoir aucun poids sur l'esprit obtus de ces autocrates qui croient que le monde entier a été créé dans le but unique de leur fournir de ruses pour vivre largement aux dépens de leurs dupes.

Et pourtant la fin du siècle dernier a été marquée par des événements qui devaient leur servir d'enseignement.

La France essoufflée, épuisée, haletante, à bout de force et d'*endurance*, se réveilla tout-à-coup et dans la colère de ce peuple rendu au paroxysme de la douleur, il s'éleva une rancœur qui dénotait l'état d'âme de tous ces malheureux de la vie. La vengeance fut terrible ; les têtes tombèrent comme les feuilles à l'automne ; la tourmente dura des années, et la lutte contre les accapareurs n'a pas cessé depuis ce temps.

Cela se passait à la fin d'un siècle.

Sur la terre d'Amérique, ce serait une folie de croire qu'une révolution du même genre puisse jamais se produire, mais un fait qui est indéniable, c'est qu'une évolution sérieuse est en train de s'accomplir tranquillement, sans secousse, parmi notre petit peuple canadien-français, qui se débarrasse de ses entraves peu à peu.

A force d'être bâtonné par ses curés, Baptiste a fini par comprendre qu'il était volé, battu et pillé, et n'en veut plus.

Naturellement ce travail ne peut se faire vite, mais l'*Année Sainte*, chère au cœur de M. Bruchési, pourrait procurer des désenchantements à nos maîtres.

\* \* \*

Pour nous, qui ne pouvons promulguer aucun décret, nous nous contenterons de souhaiter à nos amis et abonnés une bonne et heureuse année, ainsi que le paradis à la fin de leurs jours, en les remerciant en même temps, de la coopération qu'ils nous ont toujours accordée sans marchand.

VIEUX-ROUGE.

Voyez l'annonce de la DERMATINE sur la dernière page.

## LA CHARITÉ

Tous les jours il arrive que des malheureux sont obligés de s'adresser aux autorités pour essayer d'obtenir de l'aide afin de pouvoir placer des parents ou des amis, ou même des indifférents qui n'ont aucune ressource et sont dans l'incapacité de travailler, dans les établissements construits tout spécialement dans le but de subvenir aux besoins des nécessiteux et des déshérités.

Peine perdue. Il n'y a jamais de place quand il n'y a pas d'argent pour les bonnes sœurs.

La semaine dernière, une femme se présentait au bureau de M. Lucien Forget, greffier du recorder, et lui demandait son intervention pour faire admettre une personne impotente et même un peu folle, dans une institution quelconque. La sollicituse elle-même, s'il faut en croire l'histoire navrante qu'elle racontait, n'avait pas même les moyens de gagner sa propre vie, et malgré toutes les démarches qu'elle avait faites, avait reçu la même réponse de toutes les femmes sans cœur, sans patrie et sans famille, qui parcourent les rues de Montréal du matin au soir, l'escarcelle à la main, le sourire mielleux aux lèvres et la main tendue, pour arracher aux Canadiens l'argent si durement gagné.

Pas d'argent, pas de place. !

On voit ces mêmes femmes en béguin s'aventurer jusque dans les ateliers et se faire conduire par les contremaîtres auprès des ouvriers qui souvent ne travaillent pas plus de trois jours par semaine, et solliciter même de pauvres apprentis qui gagnent \$1.50 par semaine, et n'ont pas de mitaines, parce qu'ils supportent la famille avec leur maigre pitance.

Dans ces mêmes colonnes du *RÉVEIL*, nous avons déjà dit que les membres mâles du clergé n'avaient ni cœur, ni patrie, ni famille avouable ou légitime, eh bien, dans le cas des femmes nous irons plus loin, et nous dirons qu'elles n'ont même pas de sexe.

Le cœur desséché à dessein ne connaît pas les joies de la famille, ignore le plaisir qu'il y a à donner aux êtres aimés la plus grande somme de bien-être possible. Il ne sait pas, ce pauvre cœur raccorni par la discipline implacable de l'ordre, que la plus grande jouissance qui existe encore parmi les hommes qui vivent normalement de la vie familiale est d'entourer leurs proches, leurs familles et mêmes leurs amis, de tout le confort qu'ils peuvent leur donner.

Et chaque fois que ces bonnes sœurs viennent dévaliser la maison, elles reçoivent des dons qui leur permettent de construire toutes ces barraques, toutes ces usines à exploitation qui s'élèvent à tous les coins des rues de la métropole, qui ne paient pas de taxes, tout en profitant des améliorations continuelles et coûteuses que les citoyens s'imposent.

Voyons, n'y a-t-il pas là, franchement, quelque chose d'anormal ?

Qu'on passe une loi interdisant absolument la mendicité et qu'on l'observe.

Que le policeman du coin arrête le premier mendiant, homme, femme ou sœur, qu'il trouvera sur son chemin et le conduise devant un magistrat qui l'enverra en prison dans le cas des laïques et imposera une amende dans le cas des sœurs, ce qui les punira mieux que la geôle, et permettra à la municipalité de construire un asile où ceux qui n'ont pas de gîte ou de moyens d'existence pourront être reçus.

Encore un exemple.

Je le trouve dans la *Presse* :

Il arrive fréquemment que des Canadiens des Etats-Unis sont renvoyés au Canada, lorsqu'ils deviennent sans ressources. Une jeune femme du nom de Délia Gauthier, mariée depuis une dizaine de mois, et dont le mari vient de mourir, vient d'être renvoyée à Montréal, par les autorités municipales de Fall-River, dans l'espérance qu'elle trouverait quelqu'un pour prendre soin d'elle, ici. La jeune femme qui est sur le point d'être mère, espérait trouver place dans quelque institution de charité, mais tous les efforts de Mme Lajeunesse, matrone de la prison, pour lui trouver un tel refuge, sont demeurés vains. Les communautés regorgent. Pour gagner du temps Mme Lajeunesse a pu obtenir d'un hôtelier qu'il hébergeât cette femme durant une journée, mais comme on ne se trouvait pas plus avancé, la jeune femme a consenti enfin à prendre la prison pour refuge, et y a été envoyée pour trois mois, sous la qualification de vagabonde.

Et dire que des choses comme celles-là se voient à Montréal !

C'est renversant.

#### CASITAS

Nous avons eu le plaisir de visiter cette semaine, en compagnie du propriétaire, l'importante scierie de M. Léveillé, Avenue-Papineau, près de la rue Ste-Catherine. Nous avons vu dans cet établissement toutes les améliorations et les perfectionnements modernes qui peuvent être utilisés dans une maison de ce genre. MM. J. E. Léveillé & Cie. fabriquent des portes et châssis, et sont en état de remplir toutes les commandes qui leur seront fournies.

#### MAUVAIS GERMES

Tout rhume contient les germes de la consommation. Le BAUME RHUMAL, la dernière découverte médicale, tue les germes radicalement. Ceux qui l'ont essayé ont été guéris. N'acceptez pas d'autres remèdes : Le BAUME RHUMAL n'est égalé par aucune préparation similaire.

# LA JUSTICE DU PAYS

La lettre que nous publions plus loin est empruntée au *Soleil*. Elle est de nature à étonner ceux qui n'ont jamais eu rien à faire avec les cours de justice, mais il faut bien admettre qu'elle est rigoureusement vraie.

On dit couramment qu'il est inutile de demander justice contre les curés, et encore moins contre les archevêques.

On ajoute que, au point de vue politique, c'est la même chose et la passion se mêle aux décisions judiciaires.

Quoi qu'il en soit, voici la lettre telle que publiée dans le *Soleil*, et à mon sens elle est loin de refléter du crédit sur le Canada.

Montréal, 16 décembre 1899.

Mon cher ami,

Ta cause était inscrite sur le rôle de la Cour de Revision, et à deux reprises elle a été appelée durant le dernier terme; mais j'ai refusé de procéder. Tu aurais tort de me blâmer, car avec le banc tel que composé, elle était irrémédiablement perdue. Tu connais mon adversaire, maître X... C'est un avocat très rusé. Au mois de septembre et au mois d'octobre, il a refusé péremptoirement de plaider sa cause, parce qu'il y avait un juge libéral sur le banc. Cette fois-ci, bien que son "factum" ne fût pas encore prêt, il aurait voulu plaider coûte que coûte. Je refusai à mon tour, car je t'avoue franchement qu'avec les trois juges "qu'il avait réussi à faire siéger" ton appel était renvoyé "illico". Vous vous plaignez parfois de vos juges à Québec, mais, mon pauvre ami, connais-tu bien notre magistrature à Montréal? L'ami Fitzpatrick a eu beau couper les vivres aux juges des districts ruraux, nous n'en sommes pas moins envahis par eux. Et parmi ceux-ci, je pourrais t'en citer trois ou quatre, qui accablent les pauvres avocats libéraux de leur dédain et de leur mépris. Il faut avoir cent fois raison pour ga-

guier une cause. Tu les vois surgir au moment où l'on s'y attend le moins. Dernièrement, "un samedi matin", c'est un de ces fanatiques qui a pris sur lui d'accorder l'émanation d'un bref d'injonction dans une cause où le gouvernement fédéral était intéressé. Comment se fait-il que ce juge qui réside à St... soit arrivé juste à temps "en chambre", pour entendre cette cause? Le même juge était amené à Montréal quelques semaines auparavant, pour entendre une cause politique, où l'un de nos amis, un député provincial, est concerné. Aveuglé par la passion et l'esprit de parti, ce brave juge a dû, avant la fin des plaidoeries, rétracter certaines expressions dont il s'était servi en rendant un jugement interlocutoire.

Si le gouvernement fédéral voulait nous donner trois juges additionnels, nous pourrions exiler dans leurs ressorts respectifs, ces juges politiques. Nous pourrions avoir justice devant nos cours, car la besogne serait répartie de façon à donner "fair play" à tous. Certains de nos juges d'ici ont, les uns, d'anciens associés, d'autres, des gendres qui pratiquent au barreau. Est-ce bien agréable, pour un vieil avocat comme moi, par exemple, de retenir ces "finesses", comme conseils, dans mes causes? de leur livrer mes clients? de séparer avec eux mes honoraires?

Parole d'honneur! c'est un véritable scandale et il est temps que l'on y mette fin. La députation libérale d'Ottawa doit insister auprès du gouvernement pour faire donner à notre district les trois juges auxquels il a droit. La magistrature est une puissance de premier ordre dans notre société et il est bon que nos gouvernants n'oublient pas qu'il est essentiel de se ménager des sympathies là comme ailleurs.

Cordialement à toi, L. S.

P. S.— Je plaiderai ta cause au prochain terme s'il y a des juges... à Berlin.

N'est-ce pas que c'est édifiant, et les étrangers qui lisent ces jolies choses dans les journaux canadiens doivent avoir une fière idée de l'administration de la justice dans ce beau pays.

Et on dira que le système américain, qui fait élire ses juges par le peuple, est inférieur au système canadien, qui conserve ces positions de juges aux dégoûtés de la politique !

JURISTE

## L'année Sainte à Rome

Une bulle de Léon XIII proclame :

— L'année 1900 sera *l'année sainte, l'année jubilaire*.

Et trente millions d'âmes tendront leur vol vers la haute fenêtre de la chambre du Vatican où le soleil brise son éclat pendant le jour, où la flamme d'une veilleuse vacille pendant la nuit, où le feu d'un esprit qui ne veut pas s'éteindre brille le jour et la nuit. Il en est ainsi chaque fois que le Pape fait le Pape et monte au-dessus des détails politiques sous lesquels veulent l'ensevelir les profanateurs d'une vieillesse adorable.

Ainsi le Pontife jette une feuille sur l'eau d'un fleuve limoneux, et l'eau emporte cette feuille aux quatre coins des mers. Et chaque partie du monde s'occupe autant du roi sans royaume que s'il était partout dictant des arrêts contresignés par la force des armées. La bulle jubilaire perce les brouillards du Nord, franchit les mers, atteint les peuples usés sur une rive, les peuples nouveaux sur l'autre rive.

Et la bulle brille comme si cette mince feuille portait sur elle la poudre de diamant et la limaille d'or qui font, au plus haut des cieux, étinceler les ailes des archanges.

A quel degré de civilisation raffinée, de discipline affinée, est un monde d'âmes qui, à la même minute, sous le geste d'un vieillard, se tourne vers le même objet ? Cet objet sera, le 24 décembre, un marteau, le symbolique marteau de la justice et de la démolition. Il sera d'or à manche d'ivoire, aux armes du Pontife, ciselé comme un bijou, pour aller dans les collections vaticanes, se placer après les marteaux des siècles écoulés : ainsi vont les faits se rejoindre dans le charnier du passé.

La veille de Noël sous le feu des lumières,

dans la grande tenue de la royauté des âmes, le Pape paraîtra parmi le cercle de ses cardinaux, et si l'Eglise n'avait pas de Pape, le doyen du Sacré-Colège remplirait la fonction.

De la chapelle de son palais à la basilique de Saint-Pierre, Léon XIII se tiendra assis sur la *sedia*, traînant le délabrement jusqu'à la grâce et dessinant le geste jusqu'à l'auréole. Toutes les portes de Saint-Pierre seront fermées, et le cortège avancera jusqu'à la porte sainte, la porte murée. Le Pape descendant de la *sedia*, se raidissant sous le vernis de sa gloire en grande tiare, dirigera son hésitation vers cette porte et frappera trois fois d'un marteau d'or en disant :

— Ouvrez-moi les portes de la justice.

Au même moment, la maçonnerie tombera sous les marteaux des ouvriers et le cortège entrera dans l'édifice au chant du *Te Deum*, pendant que les trompettes sonneront, au plus haut du dôme. Trois cardinaux légats feront au même instant la même chose dans les églises de Latran, de Saint-Paul et de Sainte-Marie-Majeure.

Le lendemain, jour de Noël, le Pape donnera la bénédiction du jubilé, à la Ville et au monde, du fond de cette élégante vieillesse qu'il porte sur lui comme une armure pour se rendre invulnérable, tandis que la jeunesse semble se réfugier avec nonchalance dans le cerveau qui pense, dans la main qui bénit.

Telle sera dans Rome l'ouverture du jubilé. Cette fête, où se rencontrent le regret souriant du passé, l'espoir triomphant dans l'avenir, gardera l'éclat symbolique qui jette un reflet de divine poésie sur les gestes du cérémonial.

Cette basilique de Saint-Pierre, parée de soie et de velours comme une souveraine, recevant le coup du marteau d'or, tenu par un pontife, ne sera pas plus que la dernière chapelle des missions, où le Dieu du calvaire dort dans l'ombre d'un tabernacle de sapin.

Et le jubilé sera le même pour ceux qui viendront à la basilique romaine et pour les humbles qui s'agenouilleront sur le sol humide de la pauvre église de village. Les uns et les autres gagneront le jubilé, et, parmi eux nombre ne sauront pas ce qu'est *l'année sainte*.

Or, c'est la plus juive de nos cérémonies catholiques.

Le mot vient-il de *jobel*, qui signifie bélier, parce qu'on annonçait en Judée le jubilé avec un instrument en corne de bélier ? Vient-il de *jabal* qui veut dire rémission ? C'est l'objet de savantes, longues et inutiles discussions. Il est certain que le jubilé, parmi les Juifs, était la cinquantième année qui arrivait après sept semaines d'années ou sept fois sept ans : les esclaves reprenaient alors leur liberté, les Juifs qui avaient mis leurs biens en gage reentraient en possession de leurs propriétés.

L'Eglise catholique recueillit l'héritage de ce symbole ; mais l'année sainte ne fut établie officiellement qu'en 1300 par le Pape Boniface VIII.

Le cardinal de Saint-Georges rapporte à ce sujet que, sur la fin de l'année 1299, les chemins qui menaient à Rome étaient pleins de pèlerins qui venaient des pays allemands, de France et d'Espagne. Ils avaient appris, disaient-ils, que tous les cent ans, ceux qui allaient à Rome gagnaient de grandes indulgences.

Sur ces témoignages, Boniface VIII publia la bulle accordant une année sainte tous les siècles. Clément VI réduisit l'intervalle à tous les demi-siècles. Urbain VI restreignit l'écart à trente-trois ans, en souvenir de la vie de Jésus-Christ. Paul II et Sixte IV établirent quatre jubilé par siècle, de vingt-cinq ans en vingt-cinq ans. Les Jubilé sont ainsi les quatre temps du siècle.

La poésie de l'année sainte subit, aux dix-septième et dix-huitième siècles, les familiarités de l'ironie protestante. Cent mille coups de dards de moustiques criblèrent la vénérable Tradition.

Les ennemis de Rome voulurent établir que le jubilé était une invention humaine, et lui taillèrent un acte de naissance dans l'avarice des papes. Selon ces méchants esprits, le jubilé serait une imitation des jeux séculaires des Romains, un trafic honteux des indulgences, une pompe très mondaine, occasion de débauche pour les pèlerins. Ces reproches furent assaisonnés d'anecdotes scandaleuses et parfumés au fiel protestant.

La fin du dix-huitième siècle marqua le triom-

phe de ces violents adversaires. En 1789, il n'y eut pas de jubilé ; le monde était occupé à se ressaisir après le tremblement de la Révolution, avant le fécond ouragan de l'Empire.

Aujourd'hui, l'Eglise qui passe au service de la Révolution continuée, ou qui peut-être est en train de courber cette Révolution devant les autels éternels, l'Eglise va restaurer la somptuosité de ses fêtes. L'an 1900 aura la longueur d'un bel intermède, et la politique sera exclue des fêtes centenaires, la politique qui trop souvent enserme la beauté de la Religion pour l'étouffer en ses mois étreintes.

JEAN DE BONNEFON.

## LOYAUTE OFFICIELLE

Il est facile de comprendre que la loyauté des Canadiens-français envers la couronne britannique est aussi franche que celle des Canadiens-anglais.

Mais il y a un abîme entre la loyauté qui consiste à soutenir un empire de son argent et de son sang, et celle qui se contente de résister à l'envahissement de son propre sol, si l'occasion se présente.

Il n'y a aucune raison d'envoyer des soldats aux frais du gouvernement, combattre pour les Anglais. Si, comme nous l'avons déjà dit, des désœuvrés ou des aventuriers désirent aller se battre, ils sont parfaitement libres, mais Baptiste ne doit pas être obligé de payer cette fantaisie.

Quant à la question de loyauté, nous aimerions bien à connaître un Canadien-français qui ne sympathise pas avec les Boers.

Il y a quelques semaines, au début de la guerre, la *Presse* ne déguisait guère sa pensée intime à ce sujet, et les gens qui savent lire entre les lignes ne se faisaient aucune illusion sur les sentiments du grand journal.

Tout à coup, une bouffée de *loyalisme* a soufflé sur la rédaction qui s'est retournée bout pour bout.

Aujourd'hui, c'est le *Journal* qui est loyal à outrance, celui-là aussi.

Voici son article de mercredi :



Nous habitons un pays libre, où chacun a le droit de dire, et même d'écrire des sottises. Dieu sait que cette liberté qui confine à la licence n'aura pas la chance de tomber en désuétude !

S'en est-il dit, s'en est-il écrit, des billevesées, à propos de notre participation toute volontaire, toute spontanée à la guerre soutenue en ce moment par la métropole !

Le bon sens a eu bien vite raison, heureusement, de cette effervescence. Ceux-là même qui, jetaient feu et flamme au seul mot de contingent canadien, avouent maintenant fort ingénument que le Canada n'a fait que ce qu'il devait faire.

Tout est bien qui finit bien. Il n'y a plus lieu d'argumenter contre des convertis. Toutefois, certains adversaires fougueux de notre participation, même volontaire, à une guerre de l'empire britannique, ont émis des propositions si fausses qu'il est impossible de ne pas les démolir — en soufflant dessus.

C'est ainsi que M. Monet — après quelques autres — a cru trouver un précédent en faveur de sa thèse, dans les griefs des colonies américaines contre l'Angleterre, en 1770.

Une connaissance plus exacte de l'histoire aurait pu conduire M. Monet à une meilleure intelligence de la situation actuelle.

Les colons américains qui s'opposaient le plus vigoureusement à l'imposition de taxes sur les colonies par le parlement britannique, étaient en même temps expressément et cordialement en faveur de la ligue de conduite que nous suivons aujourd'hui.

Le plus fort argument de Burke lui-même, était que les colonies, si elles étaient laissées parfaitement libres et si l'on n'essayait pas de leur imposer une contribution, donneraient volontairement, par une intelligence éclairée de leurs propres intérêts et par amour-propre national, une aide beaucoup plus puissante que celle qui pourrait leur être imposée, même par la force des armes.

Qu'est ce donc que notre coopération actuelle de la guerre d'Afrique, sinon une contribution volontaire ? Ce n'est pas une taxe imposée sur nous par le gouvernement impérial ; mais quelque chose que nous étions libres de faire ou de ne pas faire, selon que nous le jugions à propos. L'initiative a été prise par le gouvernement, qui nous représente tous. Cela a été fait simplement parce que le peuple du Canada l'a voulu ainsi.

Si la métropole avait agi à l'égard des colonies

américaines comme elle l'a fait envers nous, il n'y aurait pas eu de révolte.

Il ne faut pas oublier que le Canada était préparé de longue main à prendre la ligne de conduite qu'il a suivie.

Lors des fêtes du jubilé de la Reine, M. Laurier, après avoir paradé en tête de notre milice, déclarait expressément qu'en cas de besoin, nos soldats seraient prêts à soutenir les luttes de la Métropole.

A-t-on entendu au Canada quelque protestation sérieuse ? Non.

Au contraire, la voix du premier ministre canadien trouva beaucoup d'écho dans notre pays.

Un peu plus tard, notre parlement fédéral, par une résolution formelle passée à l'unanimité déclarait que la requête de la Grande-Bretagne au gouvernement du Transvaal, était juste et équitable. Ainsi, avant même les hostilités, nos représentants, forts de l'assentiment bien connu de la grande majorité de notre population, avaient offert à l'Empire la coopération du Canada.

Il n'est donc pas exact de dire que le premier contingent est parti sans que nos représentants aient eu l'opportunité d'exprimer leurs sentiments sur le mérite de la cause que nos soldats sont allés défendre.

Le second contingent va partir, et cela est conforme à toutes nos professions de loyauté et de dévouement à la couronne britannique.

En agir autrement dans les pénibles circonstances que l'on sait, après toutes nos promesses, aurait été souverainement méprisable.

Nous contribuons donc à une guerre de l'Empire ; mais le précédent invoqué par M. Monet et quelques autres historiens de sa force, ne peut, en aucune manière, s'appliquer à nous ; car ce que nous faisons, nous le faisons librement, spontanément, et nous restons, pour l'avenir, aussi parfaitement libres que dans le passé.

L'attitude du *Journal* ne nous étonne pas. Cette feuille est contrôlée, dirigée, payée par des Anglais. On assure même que les chefs de rédaction du *Star* viennent tous les soirs tailler la besogne à nos journalistes canadiens.

C'est un peu humiliant, si c'est vrai, mais c'est leur droit.

Quant au changement de la *Presse*, nous ne pouvons l'expliquer en aucune façon.

CANADIEN.

Faites abonner vos amis au REVEIL.

# CHRONIQUE

Il est donc décidé que la race canadienne française, ou, disons mieux, la prépondérance française en Amérique, et surtout au Canada, est destinée à disparaître, et dans un avenir très rapproché.

Au fond, si l'on ne considère que le point de vue matériel, ça ne tire pas à conséquence, mais si l'on y perd cette suprématie de l'esprit, cette souplesse et cette subtilité de langage qui caractérisent les races latines, c'est un malheur.

La vie est courte, et le mieux est encore de l'égayer par des mots d'esprit, des conversations intellectuelles et des soirées où le génie français se révèle, que de l'alourdir par des combinaisons de courtage, des jeux de coulisse, et des spéculations véreuses.

Une remarque en passant : Je n'écris que pour les abonnés du RÉVEIL !

Malheureusement, le matérialisme a envahi la population, et l'on ne songe plus à cultiver l'intelligence comme autrefois. La fièvre du gain et la jouissance brutale ont remplacé la verve, la bonne gaieté française, et pour n'en citer qu'un exemple, prenez ces explosions d'enthousiasme, ces cris délirants, ces chicanes (de mots) à la narration d'une partie de crosse, — je ne parle pas ici des p'tits frères — ou de *base ball*. Qu'y a-t-il au fond de tout cela ? Des gageures, du gain, et pas autre chose. Le tout est une simple spéculation.

Si mes compatriotes voulaient m'en croire, ils laisseraient cette suprématie aux muscles anglo-saxons, et se contenteraient de briller par l'esprit, car ils ont encore assez de force musculaire pour épuiser un siècle.

On voit des gens, même sérieux, qui prêchent le muscle et pas autre chose. Il fait que le Canadien domine là comme *partout ailleurs*, disent-ils. Ils y arriveront peut-être, mais alors le reste sera perdu.

Cela me rappelle une répartie d'un ami qui se trouvait en compagnie d'un industriel quelconque, qui avait fait une fortune dans les machines à coudre, les pianos, ou les cigares, peut-être les

meubles, je ne me rappelle plus, moi, et qui le faisait rire à ses propres dépens sans toutefois le fâcher.

Cependant, il en était devenu quelque peu agacé, et à un certain moment, le capitaliste lui dit, impatienté :

— Dis donc un peu, toi, peux-tu m'expliquer où tu prends toutes ces choses drôles et piquantes en même temps. Moi, je vau trois cent mille piastres, et je suis incapable de trouver la moindre chose *fine*. Je vous vois souvent, tous ensemble, vous n'avez pas le sou, et vous vous amusez comme des bossus.

(C'était le cas de le dire, il y en avait un parmi nous, et ce n'était pas le plus bête, au contraire.)

— Voyons, Thomas, ou Pitro, ou François, répondit mon ami, il faut être raisonnable. Tu es riche, et tu veux être fin ! Ça n'est pas correct. Garde ta richesse, si tu peux, et nous garderons notre esprit qui ne fera que grandir.

La chose s'est réalisée. L'argent s'en est allé d'un côté, et l'esprit a grandi de l'autre.

Compensation ultime.

Ce bonhomme-là avait appris les méthodes anglaises et il était supérieur à tous les autres Canadiens au point de vue *business*, mais la supériorité intellectuelle n'existait pas chez lui.

\* \* \*

J'ai toujours été d'opinion que les races latines étaient inférieures aux races anglo-saxonnes, et j'avouerai franchement qu'à un moment donné, j'ai cru me tromper et reporter toutes mes tendresses devers mes compatriotes, parce que je venais d'être témoin d'un fait qui ne se rencontre pas souvent sur la route d'un journaliste.

La Banque du Peuple avait fait une faillite colossale qui laissait dans une ombre opaque, à couper avec un couteau, quoi ! toutes les faillites de banque antérieures, et je me disais que nous avions enfin un point de supériorité. Le père Jacques Grenier, par sa bêtise inénarrable, et J. S. Bousquet, par sa rouerie incommensurable, avaient réussi à ruiner la plus belle institution financière canadienne-française du pays.

— Enfin, me dis-je, nous voilà vengés ! On a prouvé au monde de la finance que les Cana-

diens-français savent faire des chiffres, eux aussi, et surtout en profiter.

Eh bien ! voilà qu'aujourd'hui, je suis obligé d'en rabattre et de convenir que pour l'arithmétique, nous ne sommes que des enfants.

Pour une belle affaire, parlez-nous de la Banque Ville-Marie ! Ça, c'est corsé, au moins. Il n'y a pas d'erreur. Weir et Cie. ont prouvé qu'ils n'avaient pas de supérieurs, excepté au pénitencier, et encore !

Dans l'affaire de la Banque du Peuple, il y avait bien de l'escompte extraordinaire, mais enfin il n'y a pas eu autre chose que de l'escompte et des dupes qui ont cru que c'était tout naturel.

Dans celle de la Banque Ville-Marie, c'était beaucoup plus simple, on prenait à jointées, sous l'œil paternel du gouvernement d'alors, et aïe donc ! tout était pour le mieux, sans calembourg, cette fois, dans le meilleur des mondes.

Deux *punitious exemplaires* ont déjà été infligées.

Attendons les autres.

On dit qu'il y a un troisième larron entre les mains de la justice. Est-ce le bon ou le mauvais ?

Pour ma part, je crois que c'est le vrai, sans compter ces accolytes, qui auront probablement un compte à régler, sans escompte, cette fois, espérons-le.

RIGOLO

## LE BON REGNE

Vous vous rappelez, je l'espère, que la petite princesse Eméraude, à la suite d'incomparables désastres, avait été proclamée reine à l'âge de dix ans, et que, dès cette époque, elle promulguait déjà des édits merveilleux dont la sagesse emplissait d'aise les plus graves docteurs.

Mais avec une prudence dont on ne saurait trop la louer, elle s'en tenait, dans son enfance, à des lois d'intérêt général, des lois de charité, sur la solidarité des êtres, la beauté du bien, le respect de la vie.

Ce ne fut que plus tard, lorsqu'elle eut atteint, elle-même, l'âge de l'amour, qu'elle résolut de traiter publiquement cette grave question.

D'ailleurs, l'occasion lui en fut suscitée, au cours des événements, par une intrigue de cour, par une rencontre dans la rue.

Vous allez voir comment.

Parmi ses écuyers nouvellement sortis des pages, la princesse comptait un tout jeune seigneur sans grande fortune, quoique de bonne naissance, qui s'appelait Jonquille ; il avait été son compagnon d'enfance, elle lui gardait une grande affection.

Les méchants en causaient tout bas, car Jonquille était bien l'expression la plus pure de la beauté humaine ; il était même trop joli pour un homme, ayant des yeux, des pieds, des mains de femme, et n'ayant sur la peau qu'un duvet seulement perceptible au soleil.

Les vieux routiers barbus le traitaient de fille déguisée et lui conseillaient de filer la laine ; il répliquait, sans se fâcher, avec esprit et bonne humeur, et toutes les femmes prenaient son parti, le défendaient contre les railleries.

Cependant, si la princesse n'avait en réalité pour Jonquille qu'une bonne amitié, basée sur des souvenirs communs, bien des demoiselles et bien des dames mûres, hélas ! rêvaient de lui, la nuit, sur leur couche en désordre.

De-ci, de-là, le nouvel écuyer récolta de joyeuses aventures, dont il ne parlait pas, car il était discret. Mais il était facile de voir, à sa mine réjouie, qu'il ne s'ennuyait pas dans l'existence

50 YEARS' EXPERIENCE

# PATENTS

TRADE MARKS  
DESIGNS  
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

**Scientific American.**

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.

**MUNN & Co** 361 Broadway, New York  
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Demandez un numéro échantillon du RÉVEIL qui vous sera envoyé gratuitement pendant quatre semaines à toute adresse qui sera fournie au Canada ou aux Etats-Unis.

Brusquement, cette gaieté s'altéra ; Jonquille devint triste, inquiet, et ne fit plus résonner son beau rire intrépide dans les couloirs du palais.

Pendant quelque temps, Émeraude ne prit point garde à ce changement d'allure et ne remarqua rien ; mais son attention fut enfin éveillée par l'entremise d'une sage personne en qui elle mettait toute sa confiance : c'était la doyenne des Dames de la Cour, veuve d'un sénéchal mort d'infirmités depuis longtemps déjà. On la nommait communément la Doyenne ou la Sénéchale, avec un grand respect, car elle était crainte comme la peste, étant sèche et méchante et toujours en furie ; de plus, par ses alliances, elle tenait à dix familles princières et, femme politique, menait en sourdine les affaires de l'État.

Et donc, la Doyenne dit, un matin, à la princesse :

— Reine, grande reine, ne vous semble-t-il pas que le seigneur Jonquille est de piteux maintien depuis quelques semaines ? Je crois que le chagrin le dévore et le mine ; il serait d'un bon cœur d'en prendre un peu souci.

Émeraude s'étonna tout d'abord. Elle n'avait rien vu. Mais, en réfléchissant... en effet... peut-être... sans doute... Et sur-le-champ elle fit mander l'ami de son enfance. En l'attendant elle interrogeait la vieille sénéchale, demeurée devant elle, les yeux baissés es l'air cafard :

— Voyons, Doyenne, que peut-il avoir ?... Je l'aime beaucoup, Jonquille ! Qu'est-ce que c'est ?

La vieille ridée, jaunâtre, maigre comme une tique, cligna d'un œil hypocrite, soupira, puis laissa tomber :

— Je crains qu'il n'aime sans espoir... sans doute une personne trop haut placée pour lui...

Mais Jonquille entrait, le visage contrit, la démarche lente. D'un geste, la reine congédia son entourage ; et seule avec le jeune homme, un peu inquiète, elle le questionna,

— Jonquille, on me rapporte que tu es triste, que tu souffres, et je m'en émeus, car tu fus de mes premiers ans l'assidu compagnon, et je t'ai

gardé grande place dans mon cœur. S'il est du pouvoir de ta reine de soulager tes ennuis, parle sans crainte ; d'avance, je t'accorde ce que tu désires, afin que tes vingt ans retrouvent leur gaieté.

Tout en s'exprimant ainsi, en elle-même, la princesse était mal assurée. Si, réellement, comme l'avait affirmé la sénéchale, Jonquille aimait trop haut pour jamais atteindre, qui pouvait être l'objet de son amour, si ce n'était elle-même, la princesse Émeraude, la reine du royaume ?

C'est ce qu'elle pensait du moins, ne jugeant, à la façon de tous les grands de la terre, personne ici-bas susceptible de lui être comparé.

Et l'idée d'un aveu l'effrayait et la charmait à la fois.

Jonquille répondit d'un ton boudeur, comme un enfant gâté :

— Hélas ! je ne sais pas si vous-même, malgré votre toute-puissance, vous réussiriez à me tirer d'un pareil mauvais pas... Je suis le plus malheureux et le plus ridicule des jeunes gens du royaume. Moi qui vivais si tranquille, sans le moindre souci !...

— Enfin, quoi ? interrompit la princesse, commençant à jurer qu'elle faisait fausse route

-- Quoi ? répliqua le plus joli seigneur de la Cour, quoi ? C'est à n'y pas croire... prenez garde... vous allez mourir de rire... mais, moi, je ne ris pas. Il y a que la sénéchale m'adore, oui, madame ! qu'elle veut m'épouser, étant vertueuse, malgré tout, — et se charger de mon bonheur... Il serait joli ! Elle m'offre ses palais, ses châteaux, ses bois, ses parcs, son trésor ; mais je ne suis pas à vendre, palsambleu ! Seulement, si je refuse, elle m'offre encore, au choix, l'échafaud, la potence, la hache, le poignard, le poison, l'eau, le feu, la corde ; quelque chose enfin qui ne vous manque point. La sorcière est puissante... Je suis un pauvre sire. On m'assasinerait pour trois écus... Où sont les risques ? J'ai demandé un mois pour réfléchir, et voici trois semaines que je me désespère...

— Pauvre Jonquille, dit la princesse désolée ; c'est vrai que la Doyenne est puissante et capa-

ble de tout, et que moi-même j'hésite à la contredire. Ecoute et retiens bien : Tu ne m'as rien dit ; je ne sais rien. Il reste huit jours... D'ici là, je vais songer à toi !

— Dieu vous inspire ! soupira l'écuyer, mais je suis mal en point.

Un instant après, la sénéchale, avec un sourire édenté, interrogeait la princesse :

— Eh bien ! madame, a-t-il conté sa peine à Votre Majesté ?

— Non, répliqua la princesse ; il n'a rien voulu dire : il fut toujours discret.

— Tant pis, grogna la vieille amoureuse, il faudra bien tôt ou tard qu'il avoue !

Ce même jour, la princesse s'en alla par la ville, selon son habitude, à pied, seule avec deux suivantes.

En la voyant ainsi, le peuple la saluait sans s'arrêter, la voulant laisser libre, mais il l'en aimait mieux de vivre dans son air.

Tout en marchant, elle rêvait au moyen de sauver Jouquille ; mais plus elle réfléchissait, et plus elle découvrait de difficultés, de dangers même dans cette redoutable entreprise.

La Doyenne disposait d'un pouvoir presque égal au sien même ; de plus, elle ne reculerait ni devant une infamie, ni devant un crime.

Ce n'était pas gai.

D'une autre part, Jouquille ne pouvait pas vraiment céder même à la crainte, sacrifier sa beauté prodigieuse, sa rayonnante jeunesse à cette veuve antique, effroyable et sinistre.

Alors, que faire ?

Comme, pour la dixième fois, elle se posait cette question, ses regards distraits se posèrent sur une maison basse et d'assez triste aspect. A une fenêtre grillée du rez-de-chaussée, une jeune fille était accoudée, les yeux levés au ciel, dans une attitude de désespoir et de supplication ; et, de ses yeux, des larmes lentes coulaient sans s'arrêter. Or, dans cette pose, elle parut à la reine d'une rare beauté et d'un charme infini.

Emeraude dit à l'une de ses suivantes.

— Approche toi de cette jeune fille et demande lui les causes de son chagrin.

Ainsi interrogée, la jeune fille ramena doulo reusement ses yeux vers la terre et répondit :

— La cause de mon chagrin ? Hélas ! Je vais éponser par force, dans trois jours, un vieillard que je hais autant qu'il prétend m'aimer... Mes parents m'y obligent, car ils sont pauvres, et lui est riche. Mais je ne puis me résigner ; je pleure ma jeunesse et ma virginité.

Puis elle s'arrêta, considéra plus loin dans la rue, aperçut la reine qu'elle connaissait bien pour l'avoir vue passer maintes fois en carrosse, les jours de grande fête. Alors, elle joignit les mains et cria de loin :

— Reine ! Reine ! C'est Dieu qui t'envoie pour me sauver du malheur ! Reine, pardon si je suis enfermée, prisonnière, comme depuis longtemps, car on craint, avec raison, que je m'échappe et fuie !...

Emeraude s'approcha et dit complaisamment ?

— Jolie fille, que puis-je donc pour toi ?

Et la jolie fille riposta d'une haleine, sans hésiter :

— Reine, rentre chez toi et fais, ce soir même, une loi par laquelle sont défendus, sous peine de mort, les mariages entre les vieillards et les jeunes filles, les vieilles femmes et les jeunes gens. Et tu seras bénie dans la postérité !

A l'entendre, la princesse s'extasia :-

— Cette petite a trouvé sur-le-champ ce que je cherche depuis tantôt quatre heures !... Elle a dix fois raison. Je vais, de la sorte, au devant des choses... Et nul n'a le droit d'en être courroucé.

Puis, s'adressant à la prisonnière :

— Je t'accorde cette grâce. La loi sera faite ce soir ; demain tu seras libre, et tu viendras au palais pour me remercier.

En effet, la loi fut promulguée. La sénéchale en mourut, suffoquée par la bile. La jolie fille vint au palais remercier la reine. Dans les couloirs elle rencontra Jouquille ; et, de cet instant-là, naquit un grand et mutuel amour.

MAURICE MONTÉGUT

Demandez la DERMAINE pour le masque, le remède à la mode. Voir l'annonce.

# La Cite du Sang

## LA NUIT

Il ne faut, on le sait, jamais dire de rien que rien n'est plus saisissant, et je crois bien, cependant, qu'on pourrait presque le dire du Marché et des Abattoirs de la Villette. Il y a vraiment là, à ce bout de Paris, tout un monde extraordinaire ; tout est continuellement coloris, théâtre, eau-forte ou tableau. Les peintres ne savent pas les "coups de lumière" et les "effets de palette" d'une cour d'abattage ; les sculpteurs ne se doutent pas non plus des "mouvements" qu'on y surprend, et les auteurs dramatiques ignorent de même les étonnantes comédies, prodigieuses de dialogue et de pantomime, et même de péripéties, qui se jouent par multitudes sur l'énorme scène du marché. On devine plus facilement les sensations de spleen et de pitié dont on est angoissé et assombri devant tous ces pauvres troupeaux hurlants qui s'abattent et qui s'éffarent sous les cris et sous les coups, et devant tous ces ruisseaux et toutes ces cataractes rouges qui s'échappent, comme de presses, des échaudoirs et des cours, mais il faut avoir vu toutes ces agonies pour savoir ce qu'elles peuvent vous dire d'infini. Et n'allez pas chercher là un thème, un prétexte ou une atmosphère de roman ! Vous vous tromperiez. et tout ce roman, ici, c'est la continuelle immolation et la continuelle tuerie, c'est le dur et fatal drame de la mort pour la vie, où coulent perpétuellement pour que Paris mange et jouisse, des milliers de fontaines de sang de milliers de sources qui souffrent.

Les Abattoirs et le Marché couvrent, à l'extrémité du faubourg, un énorme terrain tout bâti de pavillons, de salles, de resserres, de gares, de débarcadères, de beuveries, de restaurants, de bureaux, de brûloirs, de pendoirs, d'écorcheries, le tout formant ensemble un immense éventail dessiné par la rue de Flandre, la rue d'Allemagne, le canal Saint-Denis, les fortifications, et traversé par le canal de l'Ourcq. Lorsque vous passez, certains jours, devant cette ville singulière, tout entourée de grilles et de murailles, et

fermée comme une ville ancienne, il vous en arrive à la fois des clameurs comme celles de la Bourse et des gémissements comme il en vient de massacre, mais c'est plutôt la nuit, cependant, qu'il faut d'abord la visiter, quoique tout y dorme dès le soir et s'y couche comme au couvre-feu.

Huit heures... Huit heures et demie... La cour du côté de la rue de Flandre est déjà vide. De temps en temps, néanmoins on voit encore sortir des grilles une voiture dont le trot secoue les chargements de peaux sauglantes dans les lueurs de ses lanternes. Mais vous pouvez regarder la place... Toutes les maisons et tous les marchands de vin sont fermés. Peut-être, au-dessus d'une porte, à travers le vasistas, apercevrez-vous encore une lumière, et entendrez-vous, derrière la porte, le garçon ou la servante en train de laver les carreaux de la boutique. Mais ce ne sera pas pour longtemps... Peut-être aussi, dans le silence du quartier, un pas claquant et précipité vous fera-t-il tourner la tête, et verrez-vous passer, dans le rayon d'un réverbère, un homme horriblement accoutré, tout blanc et tout souillé de rouge, une sorte de pierrot tombé dans le sang, avec des ceintures et des carquois, des tabliers derrière et devant, et tout un embarras de chaussons aux pieds dans tout un vacarme de sabots. Mais il disparaît vite, il a travaillé tard, il est pressé de rentrer, il rentre, et tout dort alors sur la place comme dans le cloître ou le préau d'une Trappe.

On s'explique, en voyant ce désert, pourquoi le noctambulisme parisien, qui aime la fête, n'a pas mis à la mode, comme les excursions aux Halles, les excursions à la Villette. Et toute la nuit, cependant, les grilles sont ouvertes, et vous pouvez entrer, sortir, aller, venir, revenir, comme vous voulez... Mais vous ne trouverez toujours, là, encore, qu'un désert, mais un désert tout illuminé d'une illumination laiteuse, de longues files de globes et de lunes pâles éclairant partout, au loin, d'étranges intérieurs de salles, dans le mystère et le calme desquelles un petit bruit d'eau qui coule, un bruit de ruisseau qui court, nous saisit. Un gardien de la paix se promène bien quelque part devant un poste, mais tout

autour de lui est si spectral, si plein de solitude et si énigmatique. que sa pèlerine et son képi ne peuvent être que d'un fantôme. Et fantôme aussi, dans la cour, l'horloge dont les quatre cadrans, d'une transparence barbouillée, montrent l'heure aux quatre vents ! Fantômes, les pancartes des guichets, les indications des bureaux, les enseignes des pavillons ! De grands halls vitrés s'ouvrent, entre les bâtiments et tout un monde de choses vagues, dans la clarté violâtre et le bruit d'eau, apparaissent sous des reflets cadavériques, des déroutés d'objets bizarres, des silhouettes patibulaires, des crocs tendus, des tables qui ont l'air mouillées, et tout cela brillant, humide, lavé comme par des lueurs et le murmure d'eau courante. Et toujours personne, pas une âme, et il vous semble voir, par moments, d'hallucinantes nefs d'églises d'où l'on se serait sauvé dans des paniques en renversant tout pour fuir et en laissant les lustres allumés, lorsque de grandes formes blanches et de grands écorchés rouges vous apparaissent encore, écartelés aux poutres, comme au fond de chapelles latérales. Et vous reculez à l'odeur fade... Mais une autre odeur, chaude et saine, vous remet presque en même temps le cœur, et vous apercevrez, dans une étable, de beaux et grands bœufs couchés. Eux-mêmes vous regardent à la clarté glauque, et rêvent et ruminent là, dans la paille bleue de leurs litières, au clair des globes électriques comme aux anciens clairs de lune de l'Auvergne et du Nivernais.

Et combien de galeries et d'étables, offrant leurs perspectives de mort fraîche ou leurs tableaux de crèches de Noël, allez vous voir ainsi défilé ? Vous en suivrez des avenues, et voilà que s'élèvent aussi des bélements et des mugissements, et ils augmentent, se multiplient, se mêlent dans une mêlée rauque, et sanglotteront bientôt en concert étouffé... Maintenant vous êtes sur une place, et vous vous trouvez là, au pied d'une sorte de fort, avec des escaliers et des rampes... Montez et vous pourrez vous croire au théâtre, car tout change à vue, comme à un truc, au coup de timbre du régisseur... A l'horizon, Paris, et tout au-dessous de vous, sous vos pieds, tout un paysage vénitien, tout un

fouillis de bateaux, de reflets, de miroitements et d'ondulations dans un canal. Et les mugissements des étables vous arrivent, à présent en sanglots plus nourris, plus étouffés et plus désespérés. Toute une confusion de cris et de bruits monte aussi d'un autre côté, et là-bas, en effet, les convois roulent et débarquent dans les lumières de la gare. Un train siffle, et des nuées de bouviers en blouses, en tricots, en guenilles, en paletôts, se lèvent aussitôt, avec leurs longs bâtons, du pavé du débarcadère, comme de grands cousins de nuit avec leurs aiguiillons. Ils sautent sur les wagons, s'y collent, s'y cramponnent, y piquent, y fourragent et en font sortir des bêtes, qui s'épouvantent et tombent sur leurs genoux. Puis le convoi s'en va, un autre vient, laisse encore échapper d'autres ouragans de coups, et vous vous demandez alors, là où vous êtes, ce que veulent dire ces roulements, ces coups de sifflet, ces tumultes qui vous donnent comme une angoisse...

Je me rappelle ainsi une visite faite en été, et ma longue station, ou ma contemplation, sur la terrasse du canal. Les toits s'allongeaient en ombres ou jetaient des lueurs par leurs vitres, et une torpeur de cauchemar, une de ces torpeurs qui délirent, planait sur toutes ces rues et tous ces bâtiments. Des milliers de plaintes hurlantes montaient, se lamentaient, pleuraient, s'assoupiçaient, les files de globes et de lunes mouraient et ranimaient, et le phare de la tour Eiffel, à l'horizon, tournait à tours de lueur et d'ombre au fond de la fête de Paris !

Toutes ces féeries de la Villette vous laissent, quand on les a vues, comme un grand rêve vacillant, mais l'hallucination la plus folle et la plus bizarre qu'elles vous donnent, on la trouve peut-être au Marché... Brusquement, sous un de ces coups de lumière dont on enveloppe, sur la scène, certaines figures de ballet, toute une jonchée de corps blancs, rosés de fard, se détache et se lève devant vous, comme une apparition de volupté... C'est l'étable des cochons, et ce fard, dont ces pauvres bêtes ont toutes l'air, comme des filles, de s'être fait le museau, c'est du sang, les zébrures et les meurtrissures de centaines de coups de bâtons... Mais vous en avez

pas moins eu, pendant une seconde, une autre vision, sous ce rayon de leur lactée, dans le mystère du pavillon.

MAURICE TALMEYR

### UN FAIT SURPRENANT

Un fait surprenant est facile à constater. Lorsque l'on a épuisé pour le traitement d'un rhume, d'une toux ou d'une bronchite, tous les vieux remèdes prônés par nos grand'mères sans obtenir de résultat, il suffit souvent d'une bouteille de BAUME RHUMAL pour obtenir la guérison.

**AUX SOURDS** — UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreille par les Tympan artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON, a remis à cet institut la somme de 25,000 frs. afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement. S'adresser à l'INSTITUT NICHOLSON, 780, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK.

Les propriétaires du *Journal* nous pardonneront si nous n'avons pas encore souhaité la bienvenue à leur gazette. C'est un peu notre faute et nous nous en excusons. Notre qualité de vieux prote en typographie, et une expérience de 25 années dans les boutiques d'imprimerie de l'ouest américain et canadien, nous permettent de dire qu'au point de vue matériel, le *Journal* est certainement le mieux fait de tous les journaux canadiens qui ont vu le jour en ce pays. Il est permis de différer d'opinion quant à la couleur politique, mais il faut rendre cette justice à la nouvelle publication que depuis son premier numéro jusqu'à ce jour, ses articles ont fait une tache lumineuse sur le ténébreux des autres journaux quotidiens.

Tranchons le mot : la direction de la nouvelle gazette est entre les mains des Anglais !

En faisant usage de la DERMATINE, la seule préparation au monde qui guérisse le masque et toutes les décolorations de la peau. 50c et \$1 a bouteille.

2

### TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts : mais on ne réussit pas à les trouver, à moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut-être même n'est-elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du REVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.

### VOILA UNE BONNE PRECAUTION

Une sage précaution à cette saison de l'année, où on est tout particulièrement exposé aux refroidissements, gripes, rhumes, bronchites, serait d'avoir toujours à la maison un flacon de BAUME RHUMAL.

143

### LA DERMATINE

Guérison du masque et des taches de Rousseur garantie par l'usage de cette élégante eau de toilette. 50c et \$1 la bouteille.

Si le gouvernement faisait un léger effort et retirait de la circulation les pièces de monnaie dépréciées, il rendrait un fier service au pays.

Cependant, l'affaire ne mérite peut-être pas d'attirer l'attention de nos grands ministres.



## POUR VOUS, MESDAMES !

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne peut se soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit-elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparaissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine.

# LA DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

**Masque,  
des Taches de Rousseur,  
des Comédons et  
de toutes les décolorations  
de la Peau.**

**GUÉRISON GARANTIE**

Toutes les femmes affectées par le Masque, les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

**Un Sauveur !**

C'est la

**Dermatine**

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

**Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.**

S'adresser

**Tiroir Postal 2184,**

**MONTREAL CANADA**